

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 20

Artikel: Fausse alerte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

après avoir pris ensemble, à la grange, le repas funéraire, Pierre à Claude tendit la main à Charles et lui dit à demi-voix : — C'est sans rancune au moins, rapport à ton père ; si tu as besoin d'un service, viens à Mauverney. Consolez-vous, Samelet est plus heureux que nous, puisqu'il a reconnu ses torts et qu'il est mort en paix. Ce pauvre Samelet, ce n'est que le vin qui le faisait méchant, et puis nous avons tous nos mauvais côtés.

En regagnant le fond de Mauverney, Pierre à Claude et l'oncle se communiquèrent leurs observations sur Charles et sur l'état du domaine depuis qu'il l'avait repris ; les choses avaient en effet bien changé depuis deux mois : la maison avait été réparée ; le grand pré devant la maison promettait de rendre le double de ce qu'il avait rendu jusque-là, grâce à une irrigation régulière et bien entendue ; enfin tout avait repris cet air de bien-être qui n'appartient qu'aux propriétés convenablement soignées.

— Charles s'en tirera bien, vous verrez, Pierre ; il ne boude pas l'ouvrage, s'écriait l'oncle.

— Ma foi, je crois que s'il me demande ma fille, il l'aura, avec les cent écus que l'autre devra payer, le trousseau qui est prêt, et ce qui se trouvera après ma mort, si Dieu me donne force.

— Eh ! bien, Pierre, puisque vous pensez comme moi, nous sommes de Berne, cette fois..., et ma filleule aussi, hein ?

— Ce que j'ai dit, je l'ai dit, et Jeanne-Marie ne me contredira pas.

— Bon, l'autre bisquera, et je n'aurai pas juré pour rien... Voilà du seigle superbe, Pierre ; le Bron pourra garder son avoine, cette année ; on ne la lui prendra pas pour faire du pain. C'est comme disait ma tante Luson : « Après une année il en vient une autre. » Tant mieux pour la Judiette, elle a tant pleuré, la pauvre fille, qu'elle me faisait pitié ; mais ce n'est pas l'embarras, on se souviendra de l'an 1816..., et aussi de l'an 1817, puisque nous sommes de Berne.

FIN

Il a plu !!

Le 9 mai, au soir, sur le coup de neuf heures cinq, on n'entendait à Paris que cette exclamation :

« Tiens ! il pleut ! » Ceux qui se promenaient sur les boulevards, sans parapluie, vous pensez bien, ont laissé échapper toute leur surprise dans ce cri rempli d'étonnement : « Tiens ! Il pleut ! » Ceux qui, dans les cafés, prenaient le bock du dimanche, en y voyant pénétrer des chapeaux marqués de gouttelettes, montraient leur profonde stupéfaction : « Tiens ! Il pleut ! » On n'en revenait pas ; on ne pouvait croire à cette chose phénoménale, inexplicable ; pendant quelques minutes on est resté en proie à une inquiétude aussi vague que curieuse. « Mais c'est vrai, il pleut ! » C'était bien de la pluie qui tombait ; on la voyait, on la sentait : cette pluie faisait même de la boue ! La joie était complète et générale.

Nous en étions à Paris au soixante-huitième jour de beau temps, de soleil

ininterrompu ; nous en avions assez de cette superbe température de mois de juin.

Dans la journée, il avait fait un petit air frisquet qui nous donna l'illusion d'un retour vers le froid.

Des gens sages et précautionnés avaient sorti le pardessus d'hiver ; nous étions retombés à dix degrés seulement. Le changement était brusque. Avait-il plu dans les environs ? Puis, le ciel s'était couvert de lourds nuages, comme en mars ; il y avait de la bourrasque dans l'air. Et, en effet, il a plu à neuf heures cinq.

Et la pluie a duré cinq minutes ! Les étoiles ont reparu ; il fait toujours frais ; il y a encore des nuages vagabonds au-dessus de nos têtes. Repleuvra-t-il ? Nous sommes anxieux, car il faut vous dire qu'à Paris on s'écriait déjà, à neuf heures dix : « Encore de la pluie ! C'est dégoûtant ! On ne peut pas sortir ! »

A la retserse de 'na source.

La couounouna dè L... avâi fauta d'édhie. Lè bornés câl'avont, lè golettès pecivont à fi, et n'ia pas ! faillai trovâ onna source. L'aviont fé veni on fonteni qu'avâi soumichenâ po férè dâi sondadzo po tâtsi dè trovâ oquîè ; et après avâi prâo crosâ, ne trovâ rein ; mà preteindâi que l'aprotisivè, que l'édhie ne dévessâi pas étrè tant liein et qu'on l'oïessâi méma-maint traîrè à n'on part dè pî pe prévond.

Onna demeindze matin, lo syndiquo et on municipau, qu'aviont étâ délégâ po surveilli l'afférè, lâi vont vairè, kâ ne sè fiâvont pas tant ào fonteni. Ye vont, s'einfatont dein lo perte, qu'étai ào bas d'on crêt, et qu'allâvè tot à pliat, et quand sont quasu ào fond, lo syndiquo fâ ào municipau :

— N'où-tou rein ?

— Na.

— Eh bin, allein tant qu'aô fin fond, quand bin on ne châi vâi pas tant bê, on sè vâo pas paidrè.

— Eh bin, atteind, syndiquo, vu allumâ.

— T'as résom : mè assebin.

Adon lo syndiquo allumè sa cigâra, tandi que lo municipau sooo sa pipa et son paquet dè tabâ, et quand l'a dâo fû et que pâo tourdzi, s'einmodont pe liein.

— Arréta-tè vâi, fâ lo syndiquo, ora mè seimblî qu'on ôut oquîè !

S'arrêtont ; l'attitont, et vâi ma fâi, se pè momeint, on oïessâi pas coumeint dè l'édhie que dégottâvè et que colâvè.

— Bon ! bon ! ne sein dè Berna ! fâ lo syndiquo, et ressaillont dâo perte po sè reintornâ ào veladzo férè rappoo à la municipalitat que s'asseimblâvè à onj'hâorès.

On décidâ dè crosâ onco, du qu'on oïessâi l'édhie ; mà diabe la gotta qu'on trovâ, et après bin dâi frais, faille aban-

denâ l'ovradzo et reboutsi l'eintrâie dâo perte.

— Et l'édhie que lo syndiquo avâi oïu colâ ?

— C'étai la pipa ào municipau, que gorgossivé.

Fausse alerte. — Chacun a lu dans nos journaux le récit de l'émoi causé, dimanche dernier, sur le bateau à vapeur le *Léman*, par un chien pris de la fantaisie de sauter à l'eau. Ensuite d'une singulière méprise, le bruit se répandit rapidement sur le pont qu'un enfant venait de disparaître. La mère éplorée cherche de tous côtés avec angoisse, on s'empresse autour d'elle, mais bientôt l'enfant, perdu un moment dans la foule, apparaît, et l'on constate qu'il s'agit simplement du chien d'un des passagers, qui lutte pour gagner le rivage. A-t-il pu l'atteindre, c'est ce que nous ignorons.

Mais ceci nous remet en mémoire l'histoire de cet Anglais faisant le voyage d'Amérique, et dont le chien — un chien qu'il adorait — avait aussi sauté à l'eau.

Aussitôt l'Anglais de courir vers le capitaine pour le supplier d'arrêter un instant.

Le capitaine lui représenta qu'il n'était pas possible d'arrêter un vaisseau pour un chien, mais que lorsqu'il s'agirait d'un homme, ce serait autre chose.

— Aoh ! s'écrie le fils d'Albion, vous arrêteriez pour un homme, eh bien, arrêtez !

Et pouf ! le voilà qui saute à la mer !

On arrêta. Les deux furent sauvés, l'homme et le chien.

Comme quoi les petits cadeaux n'entretiennent pas toujours l'amitié. — L'avarice de certain rentier est proverbiale ; forcé d'offrir un souvenir à une dame, il entre dans un magasin d'antiquités pour y choisir son cadeau. Il trouve tout trop cher ; mais au moment de sortir il avise dans un coin une pièce d'ancienne fayence brisée en vingt morceaux.

— Et ça, fait-il en désignant l'objet, combien ?

— Oh ! répond le marchand, ça n'a malheureusement plus de valeur... Quel dommage !... une pièce si rare.

— C'est égal, dit l'avare, voilà 4 francs, emballez soigneusement tous ces morceaux et adressez-les à M^{me} **, telle rue, tel numéro.

Notre homme fait cette simple réflexion : « En ouvrant la caisse, on trouvera naturellement l'objet en miettes, on mettra tout sur le compte de l'emballeur et on ne m'en aura pas moins de reconnaissance. »

Fort de cette idée, il va rendre sa visite, la caisse arrive, il assiste au déballage, prêt à tonner contre la maladresse de l'expéditeur.